

Novembre 2013 / N° 72 / 6,90 €

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

LES ROMANS DE

NEW YORK

LITTÉRATURE

GRAND ENTRETIEN
KENZABURŌ ŌÉ

LE RIRE DE
SHAKESPEARE

CINÉMA

UN NOUVEAU CASANOVA
PAR ALBERT SERRA

LE PARADIS ROMANTIQUE DE
MICHAEL CIMINO

M 09254 - 72 - F: 6,90 € - RD



Dröcker

KENZABURŌ ÔÉ

« Je continue mon action contre le nucléaire »

Le prix Nobel signe *Adieu mon livre !*, nouveau roman érudit et autofictif où il s'interroge sur la vieillesse. Kenzaburo Ôé mène aussi sa campagne contre le nucléaire, fédérant des millions de Japonais. Retour sur cinquante ans de littérature et de combats politiques avec un écrivain prônant la folie des vieillards.

INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

ILLUSTRATIONS LAURENT BLACHIER

Lire Kenzaburô Ôé, c'est traverser un champ de ruines en chantant. Le prix Nobel a construit son œuvre sur plusieurs catastrophes. La première, on la connaît, c'est celle de notre humanité récente : Hiroshima, Nagasaki, le désastre atomique a fondé la conscience du Japon moderne, il a nourri le puissant livre du jeune Ôé, *Notes de Hiroshima*. En 1963, le romancier, à 28 ans, retourne sur les lieux du bombardement, parmi les rescapés et les irradiés, les *hibakusha* à qui il donne corps et voix dans ce livre. Deux ans plus tard, il écrit : « *Hiroshima est, si je puis dire, la lime la plus dure à laquelle je me sois frotté, celle qui va à l'essentiel.* »

Cette expérience première va donc « limer » son écriture, la former à appréhender la grande question de la vie d'Ôé : la vulnérabilité humaine.

La deuxième catastrophe qui fonde son travail a lieu étrangement au moment où il écrit *Notes de Hiroshima* : la naissance de son fils, Hikari. Venu au monde avec une hernie cérébrale, le nourrisson est opéré, en ressort épileptique et autiste. La vulnérabilité ultime, celle de l'enfant malade, Ôé en devient le témoin toute sa vie. Il fait le premier récit de ce drame dans *Une affaire personnelle*, terrible roman qui voit, au cours des trois jours qui suivent la naissance de l'enfant, un père difficilement accepter

le handicap de son fils. Par ce livre, il s'inscrit dans une voie nouvelle de la littérature japonaise, celle d'un roman du « je », assumant une forme d'autofiction qu'il poursuit de livre en livre. Jusqu'à ce dernier, *Adieu, mon livre !* où Hikari réapparaît, tel un personnage devenu familier aux lecteurs d'Ôé. Le fils a désormais plus de 40 ans, doté d'une ouïe exceptionnelle, il est devenu pianiste et compositeur célèbre. Il demeure handicapé, dépendant de ses parents, mais Hikari a trouvé cette dignité que son père nommait en 1965 une « authenticité humaine ».

La troisième catastrophe, elle sous-tend ce dernier roman, son titre même, *Adieu, mon livre !* ; la vieillesse, ce qu'elle suppose d'impuissance, de vulnérabilité retrouvée. Les premières pages voient un double de Ôé, nommé, non sans humour, Kogito, alité dans une chambre d'hôpital. Il n'est pas mourant, mais salement blessé à la tête. Au près de son lit défilent les êtres de sa vie : sa femme, sa fille, son fils. Le narrateur s'enferme dans un mutisme désabusé – « *J'ai le sentiment d'être réellement passé à trépas* », lâche-t-il – qui n'est pas sans rappeler la voix d'*Un homme* de Philip Roth. Il n'ose pas avouer à ceux qui l'entourent la source réelle de sa souffrance : l'étrange sentiment de diffraction intérieure qui le mine et qui s'insinue dans l'écriture d'Ôé. Cinquante ans après *Notes de Hiroshima*, le passage de la lime est encore perceptible dans le style d'Ôé. Façonné par ce premier choc entre le regard de l'écrivain et les témoignages d'hommes pris dans la catastrophe, son style oscille à nouveau entre ces deux possibilités :



ADIEU, MON LIVRE !

traduit du japonais par
Jean-Jacques Tschudin
Éditions Philippe Picquier
480 p., 23 €



Adieu, mon livre ! est la mise en scène lucide, drôle et profuse d'un vieil écrivain qui cherche à écrire un nouveau roman. S'inspirant de l'idée d'Edward Said développée dans *Du style tardif*, qui étudie les transformations salimées des œuvres à la fin de la vie de certains grands compositeurs, Kenzaburô Ôé s'imagine, confronté à la maladie, se transformer en chroniqueur d'un attentat délirant.

Sous la plume d'Ôé, la vieillesse y devient une chance, celle de se réconcilier avec la jeunesse contemporaine. (le personnage central, Kogito, est entouré de plusieurs jeunes étudiants et de son fils) et de se réinventer en écrivain fou. Entendez « fou » au sens des vers de T.S. Eliot qui nous guide au fil de ces près de cinq cents pages : « *Que je n'entende pas parler de la sagesse des vieillards / mais bien plutôt de leur folie / de leur crainte de la crainte et de la frénésie.* » Ôé, dans ce roman, se révèle plus frénétique que jamais.

le réel fragile d'une conscience vieillissante et la littérature, le débat d'idées qui viennent bousculer, renforcer le vivant.

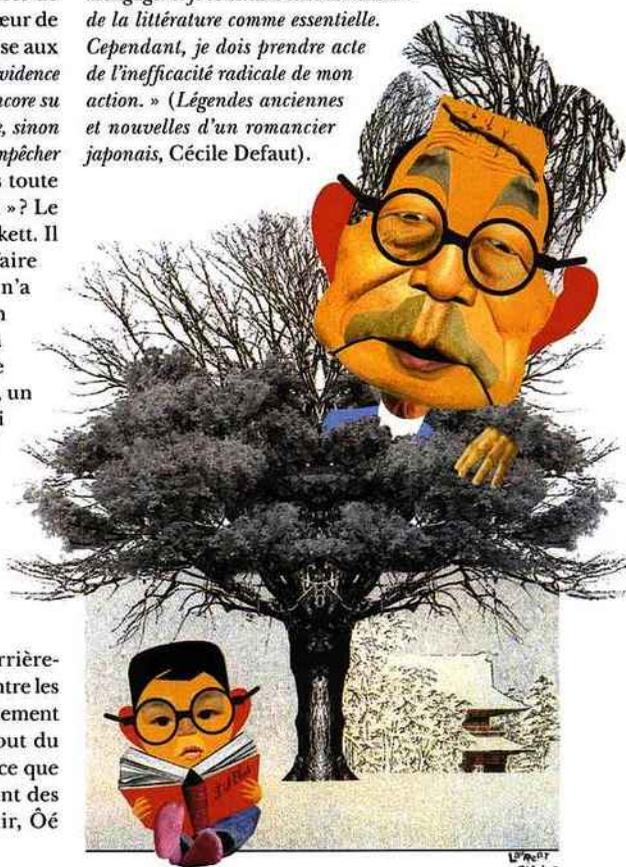
Kogito est tiraillé entre « *le moi qui rédigeait depuis longtemps des romans, alors que l'autre moi donnait l'impression d'être le héros du roman qu'il aurait voulu mais n'avait pu écrire dans sa jeunesse, à moins qu'il ne fût le jeune homme impatient d'écrire le roman en question.* ». Bref, il ne peut plus rien écrire. Ôé, ayant annoncé plusieurs fois qu'il abandonnait l'écriture romanesque, se mesure là à un de ses plus grands démons.

En osant placer la possibilité de la fin de l'écriture dans son livre, Ôé s'inscrit aussi dans les traces de Beckett. Il place la possibilité du silence au cœur de son roman. Face à l'inertie de Kogito, on pense aux phrases de *L'Innommable* : « *Et sans la lointaine évidence de mes paumes, de mes plantes, dont je n'ai pas encore su me débarrasser, je me donnerai volontiers la forme, sinon la consistance, d'un œuf, avec deux trous pour empêcher l'éclatement.* » À quoi ressemble Kogito assis toute la journée dans « La maison de Géronthion » ? Le personnage d'Ôé est un personnage de Beckett. Il assiste à la catastrophe. Arrivera-t-il à en faire un roman ? L'heure de la page blanche n'a pas encore sonné. Par l'intervention d'un nouveau personnage, Shigeru, l'auteur va redonner au personnage Kogito la puissance de créer. Qui est Shigeru ? Un frère, un rival, un ami. Ou simplement un interlocuteur. Surgi de l'enfance de Kogito, cet architecte, exilé aux États-Unis, revient au Japon pour vivre avec l'écrivain, se saouler et se souvenir avec lui. Bref, il va essayer de le sauver, jusqu'à lui révéler un étrange projet : un attentat en plein cœur de Tokyo. L'intrigue relève du jeu littéraire dans la mesure où le projet terroriste relève plus du fantasme esthétique que de réels projets. Mais cet arrière-fond de la destruction donne aux dialogues entre les deux vieillards la grave acuité d'un questionnement d'artiste en fin de vie. Qu'est-ce qui au bout du compte fait œuvre : ce que l'on a détruit ou ce que l'on n'est pas parvenu à achever ? S'inspirant des figures beckettienne Estragon et Vladimir, Ôé

construit un drôle de couple : d'un côté l'auteur affaibli, revenant péniblement au présent, de l'autre, le *trickster*, le mauvais génie dont le romancier a besoin pour habiter ses livres.

On retrouve là le mouvement intime de la littérature d'Ôé : la réorientation de la catastrophe. Cette possibilité, Ôé ne s'est pas contenté d'en faire un dogme romanesque, il en a fait son credo politique. A suivi son travail de reconnaissance des irradiés d'Hiroshima, un autre livre qui appelait les Japonais à assumer la guerre : *Okinawa nôto* (« Les notes d'Okinawa ») en 1970, dans lequel il dénonçait les soldats ultranationalistes de l'île d'Okinawa qui, en 1945, ont incité la population civile à se suicider avant l'arrivée des Américains. Pour ce livre, il a dû affronter un procès vingt ans plus tard et la haine tenace des nationalistes, jusqu'à sa rivalité fameuse avec Mishima. Dans *Adieu, mon livre !* il revient une nouvelle fois sur l'auteur du *Pavillon d'or*, son nationalisme et cette mort par *seppuku* qui semble l'obséder. Mais Mishima ne fut que le plus littéraire de ses ennemis politiques : au-delà des nationalistes, c'est l'empereur du Japon que défie Ôé par son démocratisme. Au lendemain de son prix Nobel de 1994, il refuse d'ailleurs la plus haute distinction des lettres japonaises, en raison de son patronage impérial.

Ces luttes antiatomiques et antinationalistes ont laissé un goût amer à Ôé qui confiait à Philippe Forest en 2011 : « *Pendant trente-cinq ans, j'ai obstinément voulu m'engager et je considère cette dimension de la littérature comme essentielle. Cependant, je dois prendre acte de l'inefficacité radicale de mon action.* » (*Légendes anciennes et nouvelles d'un romancier japonais*, Cécile Default).



Son plus récent combat l'a-t-il fait changer d'avis ?
La dernière catastrophe d'Ôé a été, terrible ironie de l'histoire, une nouvelle fois nucléaire. Le drame de Fukushima a conjuré l'impuissance de l'écrivain qui, depuis bientôt deux ans, milite pour la sortie japonaise du nucléaire civil. En juin 2012, il a présenté au gouvernement japonais une pétition pour l'abandon de l'énergie nucléaire. Elle comptait 7 millions de signatures.

Lorsqu'il écrit, Ôé vit toujours dans la banlieue de Tokyo, auprès d'Hikari. « *L'écriture de Beckett part du moment où il ne se passe plus rien* », écrit-il dans ce livre. À 78 ans, Ôé n'est sans doute pas arrivé là, mais il chemine, escorté de littérature et de colère politique, vers un lieu où l'on cessera de menacer la fragilité des hommes.

Vous annoncez souvent que vous allez cesser d'écrire des romans. Est-ce pour exorciser cette angoisse, que vous avez écrit *Adieu, mon livre!* ?

Depuis une trentaine d'années (j'ai commencé à écrire des romans il y a cinquante-cinq ans) tous les dix ans environ j'annonce officiellement que je n'écrirai plus et cinq ans plus tard j'écris de nouveau. Avec l'accident nucléaire de Fukushima le 11 mars 2011, j'ai renoncé au roman sur lequel j'étais en train de travailler pour écrire un autre roman traitant de la façon dont, dans le Japon actuel, un écrivain vieillissant vit, pense, écrit. J'ai donné comme titre à ce roman *In Late Style*. Je viens de le terminer et il sort cet automne au Japon. Pour le moment je ne pense pas à ce que je vais écrire ensuite et participe à des mouvements de citoyens contre le nucléaire.

Chôkô Kogito est-il votre cobaye ou votre alter ego ? C'est surprenant de l'appeler « cogito », il semble loin du rationalisme. C'est un nom ironique ?

Quand j'étais enfant, dans ma forêt, mon surnom était Kogi [prononcer « kogui », ndt]. Depuis, avec des transcriptions diverses, j'ai souvent donné aux personnages qui m'étaient proches un nom avec cette consonance. Dans le présent roman *Adieu, mon livre!* j'appelle mon personnage Kogito en écrivant ce nom avec trois idéogrammes japonais (pour être plus précis : des idéogrammes chinois qui ont chacun un sens*) selon les codes habituels pour donner des noms au Japon, mais la sonorité qui coïncide avec *cogito ergo sum* est une sorte de plaisanterie, un jeu de mot, un jeu avec les sonorités. Bien entendu, comme vous le soulignez, ce personnage n'est pas cartésien.

La vulnérabilité est une des questions constantes de votre œuvre depuis *Notes de Hiroshima*, et *Une affaire personnelle*. La vieillesse renouvelle-t-elle votre expérience de la vulnérabilité ?

La vulnérabilité, que ce soit celle de l'être humain, celle de la société japonaise, celle du Japon dans les relations internationales (et particulièrement ma propre fragilité et celle de ce que j'écris) a toujours été mon principal sujet. Quand on est jeune il s'agit de la vulnérabilité de la jeunesse mais quand on

Mishima n'est pas un mystère, mais un excellent élève du système éducatif de la bureaucratie japonaise.

approche 80 ans, on prend conscience de la fragilité de ce qui s'est constitué en se durcissant et devient cassable...

Quant à la vulnérabilité du Japon actuel face au nucléaire, elle est évidente.

Shigeru et Kogito forment un bien étrange couple, un couple de *kagemusha*, pouvez-vous nous expliquer de quoi il s'agit ? Un lien au-delà de la fraternité ?

Le critique Fredric Jameson a emprunté à Samuel Beckett le terme de « pseudo-couple » pour qualifier les binômes que forment mes personnages principaux. Ils se superposent, s'opposent, se nient réciproquement, mais ils s'appuient aussi l'un sur l'autre et dépendent aussi l'un sur l'autre. Ce genre de couple se trouve dans la plupart de mes romans. C'est parce qu'en moi aussi ce « pseudo-couple » existe. Et cela, je l'ai découvert à travers l'écriture de mes romans.

« La maison Géronthion » existe-t-elle ?

Elle existe bien, c'est la façon dont j'appelle ma petite maison secondaire d'été.

C'est un livre plein de spectres. Dans quelle mesure, depuis *Notes de Hiroshima*, laissez-vous toujours une place pour les disparus dans vos livres ?

Dans tous mes romans, et souvent aussi dans ma vie quotidienne, les morts et les vivants sont des êtres qui ont le même statut, que je traite à un même niveau.

Dans ce livre, vous mettez en scène ceux que vous avez toujours combattus : les antidémocrates, les anarchistes violents... Craignez-vous une résurgence de l'idéologie de la violence et du sacrifice ?

Depuis l'accident de Fukushima de mars 2011, de nombreux « antidémocrates violents » interviennent dans la politique du Japon, de façon publique ou souterraine. Il est nécessaire de lutter contre eux.

Une figure l'incarne, Mishima. Dans quelle mesure l'écrivain a-t-il été, dans votre vie politique et littéraire, votre meilleur ennemi ?

Il m'est arrivé de reconnaître les qualités littéraires de Mishima. Mais ses idées politiques lui étaient totalement personnelles, leur aboutissement était sa propre personne, elles étaient fermées sur elles-mêmes ou sur lui-même. Je n'ai jamais été attiré par ces idées.

Son suicide vous est-il encore mystérieux ?

Mishima était clairement quelqu'un qui

* le sens des caractères utilisés serait « l'homme qui a une sagesse ancienne ».



n'exprimait que lui-même dans la littérature ou la politique. Pour moi ce n'est pas du tout un « mystère ». Mishima était un excellent élève du système éducatif de la bureaucratie japonaise.

Vous avez été plusieurs fois attaqué par des groupes d'ultranationalistes. Représentent-ils encore à vos yeux une menace pour la société japonaise ?

C'est une menace, oui, mais on peut aussi dire que durant les soixante-cinq ans de l'après-guerre s'est constituée une force de citoyens, attachés aux valeurs démocratiques, susceptible de s'y opposer.

Vous évoquez le père du personnage, « un de ces ultranationalistes de province, de ce genre d'excités assez fréquents au Japon pendant la guerre ». Condamnez-vous ici les sympathies nationalistes de votre père ?

J'ai traité de la vie et de la mort de mon père, sympathisant des ultranationalistes, dans mon roman intitulé *Suishi* [« Noyade », non encore traduit en français] ; je pense avoir ainsi pu m'affranchir de l'ombre de mon père.

Vous citez votre admiration pour Céline. Il est pourtant en France ce que Mishima a pu être au Japon, le défenseur de thèses insupportables... Vous l'absolvez par la beauté de sa langue ?

Céline me semble différent de Mishima : c'est l'originalité de son écriture qui en fait un grand écrivain pour moi. Je n'ai jamais loué l'idéologie qu'il défendait, même dans ses romans. Mais j'admire beaucoup la façon dont il représente ce qui constitue l'humain, par exemple dans *Rigodon*, à travers le personnage narrateur qui a la charge d'enfants et doit tenter de les sauver au milieu des combats. Par ailleurs, l'expression qui lui tenait à cœur depuis l'enfance « Hardi petit ! » et que j'ai découverte à l'adolescence, il m'arrive souvent de me l'adresser à moi-même.

Votre création littéraire a toujours été nourrie d'études. L'écrivain est-il à vos yeux un perpétuel étudiant ?

L'écrivain au fond (même s'il existe parfois des exceptions surprenantes) n'est généralement pas un savant ni un spécialiste dans un domaine de

recherche particulier. Je pense plutôt que c'est essentiellement un *amateur* [en français dans le texte] de science, de connaissance.

Comme vous, le narrateur vient de Shikoku. Dans quelle mesure les lieux de votre enfance continuent-ils à hanter votre imaginaire ?

Vous avez raison, ils restent présents. Comme ce qu'exprime ce poème que j'aime beaucoup de T.S. Eliot qui, vers la fin de sa vie, quand il n'arrivait pas à dormir, se rappelait le bruit du Mississippi qu'il entendait dans son enfance : « *His rhythm was present in the nursery bedroom...* »

On retrouve aussi votre fils, qui apparaît dans vos livres depuis *Notes de Hiroshima*. « Définir toutes les choses de ce monde pour Hikari », écrivez-vous. Était-ce votre projet, définir le monde pour votre fils, Hikari ?

Ce que je sens à présent, c'est que les choses de ce monde, c'est plutôt la vie partagée avec mon fils Hikari (il approche de la cinquantaine) qui les a définies pour moi.

Le fait qu'il soit devenu musicien, est-ce une de vos plus grandes fiertés ?

Plutôt qu'une de mes plus grandes fiertés, c'est une de mes plus grandes joies.

« Que je n'entende pas parler de la sagesse des vieillards, mais bien plutôt de leur folie. » Vous citez cette phrase de T.S. Eliot en exergue. Votre folie est-elle celle de vous battre contre le nucléaire civil ?

À l'exception du procès que j'ai gagné contre le pouvoir qui voulait censurer mon livre *Okinawa nôto* [« Notes d'Okinawa », non encore traduit en français] et certaines citations dans des manuels scolaires, parce que je soutenais que « dans la guerre d'Okinawa, l'armée japonaise a forcé une partie de la population à commettre des suicides collectifs », l'action que j'ai menée dans la société réelle a été pratiquement sans effet.

Mais je n'ai pas pour autant renoncé à mon engagement et après Fukushima, je continue mon action contre le nucléaire.

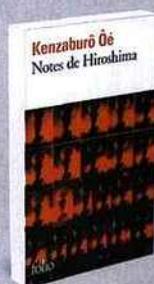
Je ne considère pas que cette action soit une folie. La « folie » dont parle Eliot est une chose plus essentielle, plus profonde, qui prend sens pour moi pour définir mon travail littéraire et ma vie. Mon engagement politique et social (bien que limité) n'a presque pas eu d'effet mais il ne s'agit pas de la folie dont parle Eliot.

La folie n'est-elle pas aussi de vouloir accomplir le plus beau *later work* ? Cherchez-vous l'œuvre la plus singulière à accomplir pendant votre vieillesse ?

Ce qui est actuellement mon « dernier roman » qui paraît cet automne au Japon sous le titre *In Late Style* part de mon engagement dans la vie réelle pour traiter, à un autre niveau plus profond, de ce qui est ma folie. Cette folie-là, c'est ce qui constitue



À LIRE



NOTES DE HIROSHIMA

Folio, 2012

C'est un livre écrit à la première personne où l'écrivain rencontre victimes et médecins d'Hiroshima près de vingt ans après le bombardement atomique, qui fait entrer Kenzaburô Ôé dans l'histoire littéraire. À sa parution en 1963, Ôé a 28 ans et s'impose comme une voix essentielle de la mémoire vivante japonaise.

UNE AFFAIRE PERSONNELLE

Stock, La Cosmopolite poche, 2000

Livre puissant et douloureux, Ôé relate, sous la figure d'un double romanesque, les trois premiers jours de vie de son fils handicapé. Il entame par ce livre un long cycle autofictif.



DITES-NOUS COMMENT SURVIVRE À NOTRE FOLIE

Folio, 1996

Le titre de ce recueil de quatre nouvelles est emprunté à T.S. Eliot, le poète adulé par Kenzaburô Ôé. Il y mêle les ombres de la Seconde Guerre mondiale et l'histoire de son fils, enfant malade qui lutte pour accéder à une vie décente.

l'essence de tout mon travail littéraire. Et même si, après ce roman, ne me venait pas de nouvelle idée de construction romanesque, je finirais sans doute mes jours en continuant à réfléchir à cette « folie » de l'écrivain vieillissant. Tenter de faire entendre cette réflexion, c'est ce qui constitue tout mon travail d'écrivain.

Le Nobel a-t-il changé votre approche de la littérature ? Vous sentez-vous plus libre d'écrire ? d'être un « explorateur », comme l'écrivait T.S. Eliot ?

Le prix Nobel n'a pas changé mon approche de la littérature ni mon écriture.

Interview traduite du japonais par Corinne Quentin.